

8. *The Burning Vines* by Andrée Montero.

ISBN 2-02-021818-6

© Éditions du Seuil, mai 1994

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

1

A l'orée de la forêt de conifères, les vignes dévalaient vers la mer entre des fragments de garrigues et de boqueteaux de pins. Féerie d'or, de roux, de brun, pampres flamboyants accrochés aux coteaux où le calcaire apparaissait parfois en plaques blanches, telle une pelade. Fulgurance insolite sous ce ciel bas de novembre, qui, à mi-pente, cernait de toutes parts un parc abandonné, une vaste demeure sans ombrage, dressée comme un défi au vent marin du littoral languedocien. Un chemin en lacet, défoncé par tracteurs et bennes, conduisait, deux cents mètres plus bas, au petit village souvent noyé dans un brouillard matinal aux approches de la Toussaint. On y distinguait mal les maisons vétustes aux toits de tuiles canal, serrant de tous côtés la vieille tour en ruine. Seuls les volets de bois plein, aux couleurs vives, mauve, bleu, vert, donnaient, malgré l'opacité, une note un peu surréaliste à ce bourg où, durant des siècles, la vie n'avait pas changé.

La poste et la mairie accotées, de construction plus récente, aux volets de ton neutre, se fondaient elles aussi dans cet univers clos. La boulangerie-pâtisserie, en léger renforcement, n'était qu'un large couloir en biais, éclairé

7

par le néon de la vitrine à gâteaux réfrigérée. Deux adolescentes y musardaient, hésitaient devant ces délices, s'efforçant peut-être de songer aux lignes des créatures de rêve offertes par les magazines quotidiennement feuilletés. L'une d'elles allait céder à sa gourmandise, quand le bruit d'une voiture qui cherchait à se garer près du magasin les arracha à leur fascination.

Amandine, minijupe, nattes nouées de rouge, eut une moue ironique : « C'est madame Fraysse ! Elle ferait entrer sa voiture dans le magasin si elle le pouvait ; elle est trop fière pour marcher dans la rue, son panier sous le bras. »

L'autre jeune fille approuvait, après avoir ôté son mégot de la bouche. « Depuis son veuvage elle se croit tout permis. C'est elle la propriétaire maintenant : maison, vignes ! »

Amandine qui, stoïquement, n'avait acheté qu'une baguette de pain, répondit : « Ma tante Justine m'a appris qu'elle avait donné tout le domaine en fermage. De ce fait elle a beaucoup moins de revenus qu'avant.

– Oh ! elle n'est pas à plaindre ! Ta tante te dit bien qu'elle va souvent en ville et au concert ! Ben voyons ! » Et elle lança un regard malin à sa compagne.

Dehors la voiture démarra à nouveau, fit une embarquée et, quelques mètres plus loin, frôla un portail dont la peinture mauve s'écaillait, en larges feuilles ourlées de sel, découvrant un matériau grisâtre. Les deux gamines, dans le brouillard déjà clément, sourirent en se poussant du coude et se dirigèrent vers l'unique mercerie du village.

« Je suis persuadée qu'elle part vers la jetée, elle y fait souvent des promenades solitaires. »

Leurs voix se perdirent à l'intérieur de la boutique qui exposait des sous-vêtements féminins.

La « Coccinelle » rouge d'Odile Fraysse filait en effet vers le port de plaisance. Le brouillard s'était dissipé et la petite place du village encore fleurie de polyantas prenait soudain un air de fête. Face à l'étang entouré de garrigue, la mer apparut alors dans sa magnificence, étale jusqu'à l'horizon, d'un bleu plus sombre par-delà la jetée. Et aussi surgit à l'est la cité balnéaire, ses immeubles modernes semi-circulaires, adossés à la montagne avec l'insolente nonchalance du béton vêtu de rose fané ou d'ocre pâle.

La Volkswagen longeait lentement les quais. Dans le port, voiliers et vedettes oscillaient, balançant leurs hauts mâts ou leurs coques effilées. De lourdes bâches, d'un bleu uniforme, couvraient les plages arrière. L'armada de plaisance somnolait, bercée par des rêves de morte-saison. Nul tapage, nul ronronnement ni explosion de moteur, nul mouvement brusque ni claquement des haubans. Les dimanches, quelquefois, les propriétaires venaient s'asseoir sur le bastingage ou la plage arrière et vérifiaient, par habitude ou manie, tels agrès ou pièces de moteurs.

Odile descendit de voiture après l'avoir garée à l'extrémité de la jetée. Le vent souleva les pans de sa gabardine, elle enfonça ses mains dans les poches pour les maintenir. Puis elle se mit à avancer, yeux grands ouverts sur le large.

Les jeunes filles, à ce même instant, franchissaient le seuil de la mercerie.

« Tu vois, j'avais raison, c'est sa voiture... tout au bout de la jetée », dit Amandine.

Elle leva la tête et demeura pensive puis, pivotant sur ses ballerines, montra d'un geste rapide la maison là-haut au milieu des vignes.

« Je me demande ce qu'elle doit faire seule à longueur de journée dans son château. »

Nulle ironie dans son propos ; les gens du village appelaient ainsi, depuis toujours, cette énorme demeure construite, en effet à l'instar des châteaux, au siècle dernier, époque où le chemin de fer ouvrait une nouvelle ère vinicole en Languedoc.

« Ma tante Justine l'aime bien ; elle ne supporte pas qu'on en dise du mal ; il est vrai qu'elle est au service de sa famille depuis bientôt trente ans. Elle l'a connue avant son mariage. »

La voiture passa, cette fois, tout près des jeunes filles. Odile reconnut la nièce de Justine et fit un léger signe de tête. Elles virent alors les yeux vert sombre, un peu hagards, le teint mat, la chevelure brune coupée au ras de la nuque, le cou élancé, racé... Les gants crispés sur le volant. Puis l'image disparut, emportée dans la carrosserie qui ne fut bientôt qu'un point rouge dans les pampres roussâtres.

Odile se demandait si la municipalité allait se décider à réparer la route qui menait au domaine. La nuit, le parcours s'avérait dangereux. Elle avait beau connaître chaque tournant, talus, crevasse, les amortisseurs en pâtissaient ! Un conducteur, aventuré pour la première fois dans les parages, pouvait à tout moment perdre

le contrôle de son véhicule et provoquer un accident.

Elle rangea la voiture au garage derrière la grosse Citroën qu'elle sortait rarement depuis l'accident mortel de Charles, écrasé sous son tracteur. Chaque fois, la couleur métallisée du véhicule la plongeait dans l'univers de cette vie à deux, lors de leurs sorties : elle à ses côtés, sa main qui effleurait la sienne, cette façon de sourire, complice, qui l'émouvait.

Elle secoua la tête d'un mouvement sec, habituel lorsqu'il était près d'elle : mouvement instinctif de fierté, de plénitude. Après avoir refermé le portail de fer, elle pénétra par l'escalier de service dans la maison. Tout était demeuré tel qu'à l'époque de Charles, et même de ses propres parents. Fille unique, elle avait hérité du domaine et de cette grande demeure à deux étages meublée luxueusement et avec goût depuis des décennies. Grosse fortune autrefois, qui avait décliné au fil des ans, avec la détérioration des vignobles et la mévente du vin. Cependant les Sire, ses parents, étaient encore considérés comme les « vignerons les plus riches de la région ».

Elle traversa distraitement les pièces en enfilade du rez-de-chaussée : grand salon, salle à manger, bureau. Là, elle eut tout à coup l'impression de revoir Charles, assis, puis se lever, contourner le lampadaire, tendre le bras pour prendre un livre. Il n'appréciait pas ce style « Retour d'Égypte ». « Je préfère les lignes nettes des meubles modernes », disait-il souvent. Mais, faute d'argent, et pour ne pas peiner Odile, il s'en accommodait. « Ils ont une grande valeur, ajoutait-il, et puis cela te rappelle des souvenirs, ma chérie. » Il la prenait par les épaules, embrassait son front, très haut, presque à la racine des cheveux.

C'était là qu'il tenait sa comptabilité, et parfois lisait son journal. Les jours de pluie, quand il désertait les champs et s'isolait dans cette pièce, elle le lui reprochait gentiment ; pourquoi ne venait-il pas près d'elle, au salon devant la grande cheminée ! Il sursautait, non de se sentir fautif, mais fâché d'avoir négligé des instants de bonheur. Il s'asseyait alors sur le fauteuil Voltaire, face à elle, et levait parfois son regard pour admirer les mains d'Odile s'affairant sur une tapisserie ou un tricot. En lui glissait une immense détente, que seule la certitude d'être aimé par qui l'on aime peut procurer. Il avançait souvent ses bras posés sur les accotoirs tapissés, et laissait glisser ses doigts vers les bouts cannelés, recourbés en volutes, « pour ressentir la chaleur, la douceur du bois, la douceur de ta peau », ajoutait-il.

Ce fauteuil était là depuis des générations, tapissé à plusieurs reprises au goût des successives maîtresses de maison ; il y avait également des bonheurs-du-jour, des tables à jeux transformables, des tables à ouvrages que l'on avait parfois restaurées, des bibelots délicats.

Charles avait vendu sa part de vignoble à ses deux frères ; leur propriété était voisine de celle des Sire. Il avait investi cet argent dans le domaine de ses beaux-parents, qui était en partie le sien désormais.

Mais parfois, devant ce luxe (désuet lui semblait-il), peu en rapport avec leurs revenus, il murmurait : « Nous sommes des châtelains désargentés. » Expression qui la faisait rire ; rire qui le gagnait à son tour. Elle entendait encore l'hilarité de sa voix lorsqu'elle fixait un meuble, un objet, qu'ensemble ils avaient dénigré avec une ironie légère. Rire qui la réchauffait, donnait un sens à la vie.

Souvent, elle délaissait son ouvrage et, s'asseyant à ses pieds, posait sa tête sur ses genoux. Elle se rappelait la

douceur de ces instants, il caressait légèrement sa nuque, elle fermait les yeux. Un bonheur très doux les envahissait ; plus rien n'avait d'attrait pour eux, seule cette communion silencieuse, cette tendresse au-delà de toute sensualité.

En traversant la salle à manger, elle se dit que le parquet n'avait pas été ciré depuis longtemps, « qu'il fallait s'y mettre ». Il plaisait beaucoup à Charles, ce parquet au point de Hongrie, avec ses lames raccordées sur joints d'onglets !

« C'est ennuyeux qu'il soit si difficile à entretenir, s'exclamait-il parfois, nous pourrions le faire vitrifier. » Mais elle l'en avait dissuadé sans difficulté.

Aujourd'hui le feu crépitait avec force, violence, une sorte de rage. Justine l'alimentait avant de repartir au village sur son vélo. « Avec les sarments de la pièce de grenache », disait-elle souvent. C'était ceux que préférait Charles. A ce souvenir, Odile essuya nerveusement une larme.

Les escarbilles continuaient leur crépitement, comme par le passé, insensibles au vide sournois, à cette chose qui hantait son cerveau et son cœur : désespoir, impuissance face au bonheur dévasté, envie de hurler face à l'incoercible refus, à la mort qui tranchait comme une lame. Comment un être qui l'aimait au-delà de toute raison avait-il pu la quitter ainsi ! Se laisser emporter, insensible, rigide, alors que quelques instants plus tôt ses gestes n'étaient qu'amour ! Comment se résigner, étouffer sa haine contre un tel destin !

Elle saisit soudain la pince de cuivre et poussa d'un mouvement brusque une bûche tout au fond du foyer ; puis soupira longuement, les yeux fixés sur les chenets.

Les escarbilles heurtaient toujours le pare-feu de métal, mais aussi, malgré la profondeur de l'âtre, s'envolaient parfois au-delà. Elle se souvint (sans amertume cette fois) que Charles, à l'affût d'économie et d'ordre, avait fait repousser ce tapis de la manufacture de la Savonnerie. Elle jeta un regard sur les motifs floraux que ses pieds foulaient depuis l'enfance, et où, bien des fois, ils avaient fait l'amour, non loin des hautes flammes dont l'ombre dansait sur leur peau.

Il n'y avait plus personne à aimer dans cette maison. Elle se mit à gravir les marches du grand escalier qui déroulait, en une seule envolée, jusqu'au deuxième étage, sa rampe en fer forgé.

« C'est ce que j'aime le plus dans ton château », ironisait souvent Charles, mais avec un sourire en coin qui appelait sa complicité.

Arrivée au premier palier, elle ouvrit la porte d'une chambre qu'elle destinait depuis toujours à une éventuelle nursery. Il y avait là une commode peinte et décorée par ses soins de guirlandes entrelacées et de paysages naïfs. Elle ouvrit l'armoire et par habitude fit le même geste : posa ses doigts sur de minuscules chaussons de coton blanc tricotés un jour, par dépit. Elle repoussa la porte, gagna sa propre chambre, se jeta sur le lit. Un instant après elle passait dans la salle de bain, humectait son visage, le miroir reflétait l'image d'une femme encore jeune, de larges yeux d'un vert d'automne, quelques ridules, à peine, au bas des paupières.

« Tu es encore très belle, lui répétait Raymonde, sa cousine, pense à ton avenir, tu ne vas tout de même pas demeurer seule à ton âge. »

Trente-neuf ans ! Bientôt la fatidique quarantaine. Elle ne supportait pas cependant qu'on lui parlât de mariage. Charles était trop présent dans cette demeure ; ses pipes, son tabac posés sur la table du salon, sur le bureau, ses vêtements accrochés dans les placards. Le curé du village lui avait recommandé de s'en débarrasser, de les donner au Secours catholique ; mais elle n'y parvenait pas. C'était vouloir se débarrasser de son souvenir et attendre que vienne la résignation. Et elle n'en voulait à aucun prix, de cette résignation. Lorsqu'on lui en parlait, le soir même elle faisait un rêve étrange : Charles se noyait dans un étang, elle lui tendait la main pour le secourir, mais il n'arrivait pas à la saisir. Elle se réveillait alors en sursaut.

Quand les souvenirs l'assaillaient, elle agissait en somnambule, lui semblait-il. Elle décida donc de prendre une douche pour calmer son angoisse, puis de rendre visite à Pascaline, toute proche, dont la présence l'apaisait. C'était la femme de son fermier, Joseph Rastouil, qui du temps de Charles faisait office de régisseur. Ils habitaient non loin, au bas d'une pente, une petite villa construite à l'endroit où autrefois se trouvaient les communs. Le père de Pascaline, lui-même palefrenier chez les Sire, avait logé avec sa petite famille, durant des années, dans un des bâtiments aujourd'hui abandonné. Enfant, Odile aimait hanter les écuries et bien des fois le père de Pascaline l'avait mise en garde contre les coups de sabots de ces énormes bêtes « aux réactions imprévisibles », disait-il. Le souvenir de l'accident de Charles la frappa à nouveau comme un poing. Pourquoi s'était-il entêté à faire passer le tracteur dans ces vignes dangereusement accrochées aux coteaux ? Joseph lui avait proposé de faire ce travail avec les bêtes attelées à la charrue !

Pascaline était de nouveau enceinte. Odile y songeait et courait en descendant le raidillon qui menait à la villa. Elle se revit petite fille, dévalant ce même sentier au printemps, cueillant au passage genêts, cistes roses et blancs, qu'elle mettait dans ses cheveux ou derrière l'oreille.

Elle ne put s'empêcher de jeter au passage un regard hâtif vers la cave toute proche, au toit délabré, aux tuiles salies, bâtiment inutilisable depuis longtemps. Son père, en effet, apportait déjà ses récoltes à la coopérative. Charles avait agi de même.

Elle entendait maintenant crier les enfants de Pascaline dans le petit jardin clôturé.

« Maman, maman, madame Fraysse. »

Pascaline apparut sur le seuil, son dernier-né au bras. Trois enfants et le quatrième en route, se répétait Odile, elle vieillit chaque jour ! Pourquoi noue-t-elle ses cheveux en chignon, alors qu'ils font l'admiration de tout le village ? Le ventre lourd, sous la robe d'une précédente grossesse, l'attendrit cependant.

Elles s'embrassèrent. Habitant durant l'enfance la même propriété, elles avaient grandi ensemble, joué aux mêmes jeux, ri des mêmes sottises et souvent fait leurs devoirs côte à côte. Les parents de Pascaline étant illettrés, la mère d'Odile aidait souvent la petite fille. Mais l'adolescence les avait séparées. Pascaline dut cesser toute scolarité après son certificat d'études. Sa mère avait besoin d'elle à la maison. Odile, elle, fut envoyée dans l'internat le plus huppé de la ville voisine.

Quelques années encore elles s'étaient retrouvées avec une joie identique. Mais, insensiblement, leurs amies respectives les accaparèrent, et chacune avait évolué dans un milieu différent, un milieu qui les avait

éloignées l'une de l'autre, sans altérer leur affection.

« L'accouchement approche, Pascaline, c'est pour quand ? »

– Tu sais bien ! Ils sont presque tous conçus au printemps ! C'est pour janvier certainement », ajouta-t-elle.

Une seconde Odile en voulut à Joseph, néanmoins si dévoué, d'abîmer sa femme par des grossesses trop rapprochées. Elle revit leur mariage, se souvint de leur amour, et mordit ses lèvres... des pensées contradictoires l'accablaient.

« Donne-moi Pascal un instant ; tu ne devrais pas le tenir aussi longtemps dans tes bras, il est déjà lourd. »

Elle serra l'enfant contre sa poitrine et, comme chaque fois, approcha sa joue de celle du bambin qui la connaissait et se laissait faire. Ce contact la troublait si fort aujourd'hui qu'elle le tendit aussitôt à sa mère.

Après avoir tenu des propos distraits, elle embrassa de nouveau son amie et d'un signe dit au revoir aux enfants. Elle s'enfuit presque, les mains serrées au fond de ses poches.

Au bout de quelques minutes, elle ralentit son allure : la côte était raide. De part et d'autre le hangar à tracteurs et la grande salle qui abritait autrefois les saisonniers des vendanges attirèrent son attention ; le toit de cette partie des communs avait été refait, les tuiles d'un rouge vif luisaient sous les rayons de midi. Aujourd'hui, Joseph louait une machine à vendanger !...

Sans réfléchir à la saison, bouleversée par la chaleur humaine ressentie auprès de cette famille, elle chercha des yeux les cistes ; des églantines sauvages, disait-elle enfant. Mais nulle couleur pâle, sereine, parmi maquis et pierrailles, seul le fauve agressif des feuilles de vigne. Elle quitta le sentier et pénétra au milieu des pampres

qu'elle caressa d'une main distraite : une feuille s'effrita entre ses doigts.

Un mari, un enfant, elle avait souhaité cela de toute son âme, durant son adolescence, ses années de faculté. Elle y avait connu Charles, qui, lui, « faisait » du droit. Les enfants de viticulteurs de la région étaient souvent bourrés de diplômes, surtout les cadets, que leurs frères dédommageaient afin qu'ils puissent acheter une étude, un cabinet... Charles voulait être avocat, mais il avait rencontré Odile et la vigne avait repris ses droits.

Elle songea, tout à coup, qu'après sa mort on lui avait conseillé de vendre une partie du vignoble et de transformer le château en hôtel-restaurant. Le site était superbe, vue imprenable sur la mer, la montagne : touristes assurés en toutes saisons. Elle avait même envisagé de prendre des cours dans une école hôtelière. Mais ce ne fut que rêve caressé ! Trop de risques menaçaient cette entreprise. Mieux valait se contenter des revenus que lui laissait le fermage. L'avenir dirait...

Le visage de Pascaline la hantait ; il fallait penser à la prochaine naissance de cet enfant. Cet après-midi elle devait, sans faute, se rendre en ville ; la banquette du piano, donnée à restaurer, était prête. L'ébéniste s'impatientait. Elle en profiterait pour se rendre chez Prénatal, peut-être y trouverait-elle un petit lit à son goût, celui de Pascaline n'avait que trop servi. Elle irait aussi rendre visite à ses cousins libraires. Raymonde était douce, équilibrée, savait la reconforter. Quant à Camille, le cousin, l'amoureux de son enfance, il n'avait cessé de lui porter la même ironique affection dont ni Raymonde ni Charles n'avaient pris ombrage.

La librairie était située sur un grand boulevard près d'un canal bordé de platanes. Les jours de vent, l'ombre du feuillage, dans l'eau étale, se mouvait comme de gigantesques algues. En cette saison, ils commençaient à se dénuder, et leurs feuilles tournoyaient dans le courant, ou demeuraient immobiles comme de grands nénuphars bruns. Odile se penchait sur ce long cortège roux tacheté de vert pâle, sur ces ombres démesurées qui semblaient venir des profondeurs.

La ville lui redonnait un goût plus vif de la vie, du mouvement : les gens étaient pressés, avaient des buts précis, immédiats. A la campagne, tout s'étirait au rythme des saisons. Seule la cité balnéaire, en été, s'embrasait de folie : pétarade de motos, moteur qui s'emballe, musique assourdissante dès l'aube, cris, rires des jeunes, hystériques ou joyeux. La ville semblait un équilibre entre l'apparente lourdeur des campagnes et ces plages d'été où le défoulement, le désir forcené de plaisir bouleversaient l'environnement, la rendaient, elle-même, un peu ivre.

Elle se dirigea vers une pâtisserie. Chaque fois qu'elle se rendait en ville, elle achetait des « alléluias » et des « glorias » pour les enfants de Pascaline qui gardait une

partie de ces gâteaux dans une boîte de fer ronde. Secs, sans crème, ils pouvaient se conserver une bonne semaine. Odile se fit servir, et dit qu'elle repasserait prendre le paquet. Il lui semblait, sinon indélicat, du moins gênant d'arriver chez ses cousins avec des friandises qui ne leur étaient pas destinées.

Elle aimait ce magasin, l'odeur des livres : cette fine poussière de papier, à peine âcre, qui lui rappelait sa vie d'étudiante, la bibliothèque universitaire. Ici, cependant, tout était dédié au loisir, à la détente, à la recherche aussi, mais sans l'obsédante obligation de travailler en vue d'examens. Le rangement, l'ambiance feutrée du lieu lui plaisaient, le visage à la fois attentif et paisible des lecteurs la détendait. Aujourd'hui, un seul client feuilletait un magazine ; il leva sur elle un regard un peu agacé, qui la surprit ; elle eut l'impression de gêner. C'était curieux !

Personne à la caisse, Camille devait se tenir dans son bureau, tout au fond de la librairie. Raymonde, sa femme, n'arrivait que plus tard dans l'après-midi.

Une jeune vendeuse vint au-devant d'elle : « Comment allez-vous, madame Fraysse ? » Elle travaillait là depuis plusieurs années, connaissait la cousine de ses employeurs, et parfois se permettait d'aimables familiarités.

« Monsieur est sorti, il est à la banque comme tous les mardis. Il ne va pas tarder.

– Je vais attendre, dit Odile, ma cousine est certainement chez elle.

– Non ! Madame est chez le coiffeur ; elle en a pour un moment ! »

La jeune fille, face au visage fermé d'Odile, se dirigea vers le fond du magasin où étaient rangés les livres

pour enfants. Odile la vit ouvrir la grande liste cartonnée suspendue à l'étagère et noter sur un cahier les exemplaires vendus. Elle connaissait ce travail ; Raymond et Camille l'avaient invitée quelque temps chez eux après ses épreuves. C'était au moment des fêtes, elle les avait aidés aux heures de pointe. Cette occupation s'était avérée bénéfique ; elle leur en était reconnaissante. Ils venaient plus souvent maintenant les dimanches ou jours fériés au domaine Saint-Anne ou plutôt au domaine Sire.

D'un geste distrait, elle prit un ouvrage sur la gondole, bien en évidence, à l'entrée du magasin. Tous les best-sellers, parus les mois précédents de cette année 85, s'y trouvaient. La remise des prix, Goncourt, Femina et Renaudot était imminente en ce mois de novembre et Camille devait attendre avec impatience les bandes rouges, qui faciliteraient la vente des livres primés.

Dans son dos elle sentit une présence, l'homme blond qui, à son arrivée, feuilletait un magazine s'était approché d'elle ; une main soignée s'avança et saisit un livre. Elle tourna la tête, le regard bleu du client avait perdu, semblait-il, de sa superbe, et l'ombre d'un sourire détendait ses traits. Elle tourna vivement son volume et se mit à lire les premières phrases de la page quatre de couverture. Mais cet homme si proche d'elle la perturbait ; il se tenait à ses côtés, assez en retrait cependant pour ne point se montrer ; seule cette main qui tournait lentement les pages. Un malaise, proche de la panique, la saisit ; elle allait bouger, s'écarter quand la porte vitrée s'ouvrit, livrant passage à Camille, impeccable dans son pull de cachemire, avec ses cheveux taillés en brosse, son jean bien coupé.

« Odile ! Quelle surprise ! Pourquoi ne nous as-tu pas



avertis ! Raymonde aurait remis son rendez-vous chez le coiffeur. Tu sais qu'elle en a pour deux heures ! Soins esthétiques, manucure, etc. Dieu merci, elle n'y va qu'une fois par mois. Et toi que deviens-tu ? Nous ne sommes pas allés te voir ces temps-ci, Noël approche, et dès la mi-novembre nous devons mettre tout en place, refaire entièrement les vitrines et les parer, comme tu sais. »

Il se dirigeait vers son bureau, l'incitant à le suivre, quand il reconnut le client.

« Monsieur Forest ! Il y a longtemps qu'on ne vous a vu.

– J'ai déménagé, dit l'autre, mettant son livre sous le bras et tendant sa main à Camille. J'habite actuellement à l'opposé de chez vous ; cela me facilite la vie car je suis proche de la bibliothèque, de mon travail donc.

– Odile, je te présente monsieur Fabien Forest, qui dirige la bibliothèque municipale ! Ma cousine : madame Fraysse. D'ailleurs, peut-être le connais-tu de vue ? »

Odile cherchait, mais vainement.

« Les Forest avaient acheté à ton grand-père une parcelle de vigne, du carignan rouge : solide comme un pilier de rugby, disait-il. Mais tu n'étais encore qu'une gamine ! Et aussi une maison attenante, d'où l'on a une très jolie vue. »

Odile essaya de plonger plus avant dans son adolescence et soudain revit un frêle garçon en maillot de corps blanc et en slip de bain. Il l'épiait alors qu'elle exposait au soleil son corps gracile de quinze ans sur les marches du perron. L'adolescent se tenait debout à quelques mètres d'elle, les mains sur le guidon de son vélo, bafouillant qu'il s'était fourvoyé, trompé de chemin. Il habitait dans le coin, disait-il. Elle l'avait trouvé

stupide, comment pouvait-il se tromper ! Le parc était clos, entouré de fils de fer, ou de haies taillées dans la garrigue. Il n'y avait qu'une entrée, sans portail, du reste. Seuls deux piliers massifs, en brique rose, où s'inscrivait encore l'emplacement des gonds, la délimitaient. Elle se souvint qu'elle avait haussé les épaules et l'avait ignoré pendant qu'il repartait.

A ce souvenir quelque chose en elle s'apaisa, et elle eut envie de rire à retrouver ces années où les promesses, les illusions lui donnaient une image précieuse de sa petite personne ; un immense désir aussi de conquête, une secrète et voluptueuse impression que tout pouvait lui appartenir, avec cependant l'intuition qu'elle devait se préserver, se défier des autres.

Fabien souriait ; ses pupilles minuscules s'étaient élargies, et mangeaient le bleu de l'iris. Il semblait se moquer de lui, de cette rencontre peu avantageuse ; Odile, elle, songeait qu'il n'avait jamais fait partie de leur bande.

« Étiez-vous en fac de droit ?

– Non, en lettres, mais pas dans la même ville que vous. »

Une curiosité inhabituelle la poussait à questionner. Voisin et à peu près du même âge, elle n'avait de lui que ce souvenir d'enfant audacieux et, qui sait, amoureux.

Devinant ses pensées, Fabien en effet reprit : « C'est sûr, j'étais amoureux de vous à l'époque ! Et qui ne l'était pas de la belle Odile Sire ! », ajouta-t-il très simplement, sans raillerie ni ostentation.

« Je vous laisse, excusez-moi », dit Camille, exclu de la conversation. Des clients en effet attendaient près de la caisse.

Troublée par cette rencontre, elle en profita pour prendre congé.

« Venez donc avec mes cousins un dimanche après-midi au domaine. Vous connaissez le chemin, ajoutez-elle avec un sourire où il ne perçut nulle ambiguïté.

– Avec plaisir, pourquoi pas ? » Le ton était enjoué, mais il se détourna légèrement : « J'ai un peu connu votre mari Charles Fraysse. Il aimait venir à la bibliothèque lors de ses passages dans notre ville. »

Odile sursauta. L'évocation de Charles par cet homme lui semblait déplacée, incongrue ; sans savoir pourquoi, elle lui en voulut.

Charles consultait des ouvrages, elle le savait, sur la viticulture, les vins, mais il ne lui avait jamais parlé de cet homme... Bizarre ! Lui si heureux de faire part de la moindre rencontre !

Ils se dirent au revoir et Fabien garda, plus longtemps que ne le veut la bienséance, sa main dans la sienne. Celle-ci était moite, Odile eut une impression désagréable, malsaine. Mais les épaules larges dans le veston bien coupé, le sourire doux et distrait la rassurèrent.

C'était dimanche, Odile, fébrile, allait, venait dans le salon, regardait au loin par la porte-fenêtre ouverte (afin d'aérer, avait-elle décrété, ça sent le renfermé, Odile et Camille vont encore dire que je me calfeutre).

Dès son plus jeune âge elle avait aimé cette vue lointaine sur la mer, ce paysage de vignobles, de buissons, de conifères qui se détachait sur l'horizon limpide ou haché par les vagues. Le vent d'autan ou le vent marin avaient bercé et exalté ses rêves d'adolescente, surtout le soir quand la vieille bâtisse frémissait sous leurs rafales dans l'écho du grondement des vagues.

Ses cousins lui avaient promis qu'ils viendraient, amèneraient leurs petits-enfants, deux bambins de trois et quatre ans (déjà !) et qui allaient courir et rire aux éclats des heures durant, devant la maison.

Le rire des enfants, leurs cris roulaient déjà dans sa tête. Elle revoyait les garçonnets bondir sur le sentier, mais ne pensait pas, comme les fois précédentes, à préparer les tasses à thé, ni à apporter le plateau près de la cheminée.

En elle une préoccupation, une inquiétude. Ce Fabien Forest avait également promis de lui rendre visite et elle se surprit à penser que les petits fours achetés au village ne seraient peut-être pas à son goût. Elle se dit aussi que lorsque ses cousins venaient, elle n'achetait pas de fleurs ! Aujourd'hui elle avait fleuri les deux céladons posés sur la console du salon entre les portes-fenêtres.

Depuis son retour de la ville le visage de Fabien Forest la poursuivait. Il y avait chez cet homme quelque chose d'attirant, mais dont elle se défiait. Oublierait-elle Charles ? déjà ?

Le téléphone sonna : les cousins libraires ne pouvaient se déplacer : on leur avait confié les petits-enfants, et l'un d'eux avait une forte fièvre. Le médecin devait arriver d'un instant à l'autre. Ils regrettaient ce contretemps.

Odile s'affola : recevoir cet inconnu, seule ! Qu'allait-il imaginer ? Qu'elle avait manœuvré pour se retrouver en tête à tête ! Elle devait téléphoner, prétexter un malentendu : elle avait oublié une invitation dont elle se souvenait tout à coup.

Mais au moment de se diriger vers la table rognon, bordée de frises de cuivre, et où était posé l'appareil,

elle entendit des pneus crisser au bas du perron. Elle glissa alors vers la porte-fenêtre qu'elle avait refermée, puis écarta à peine les rideaux de fil à larges baigneuses.

Fabien descendait déjà de son coupé noir.

Elle attendit qu'il sonnât, jeta un coup d'œil dans le miroir, près des grandes armoires audoises du vestibule, et ouvrit. Elle expliqua aussitôt les faits, mais pensait également que c'était une invite à le faire repartir. Fabien ne sembla pas le moins du monde gêné par cette défection des cousins et s'enquit de la santé de l'enfant. Force fut donc à Odile de faire pénétrer son hôte, et de l'inviter à s'asseoir près de la cheminée. Elle fut cependant sur le point de le retenir lorsqu'il se dirigea vers le fauteuil Voltaire de Charles. Déjà, lorsqu'elle l'avait précédé jusque-là, cette présence de Fabien dans son dos l'avait mise mal à l'aise. Elle avait éprouvé un trouble dont elle n'avait pu définir la qualité. Elle aurait préféré qu'il marchât à ses côtés. Mais ostensiblement il s'était laissé distancer. En dépit de ses efforts, à un certain moment elle avait tourné la tête. Le regard de Fabien l'avait effrayée par sa froideur ; mais aussitôt il s'était fait courtois, voire admiratif, discourrait et s'installait dans le fauteuil de famille avec la même désinvolture.

« Ainsi un des petits-enfants de monsieur Bonnet est fatigué », répéta-t-il.

Odile assise face à lui, plutôt crispée, les mains posées à plat sur ses jambes croisées, ne l'écoutait pas... Elle aurait dû faire un effort de présentation ! un jean, un pull angora suffisaient cependant pour un dimanche à la campagne ! Fabien était arrivé, lui, vêtu presque cérémonieusement : complet veston, cravate,

etc. Il fallait aussi lui proposer une tasse de thé ou de café ; mais une inconsciente animosité l'immobilisait... le sentir si détendu, si... (l'adjectif lui échappait) si enjoué dans une maison où le malheur rôdait encore, et surtout où il venait pour la première fois.

Elle s'attardait cependant sur l'étrange pâleur des yeux, sur le menton un peu mou, mais sa mise, sinon appropriée du moins impeccable, et son maintien, retenaient aussi son attention.

Volontiers, il accepta une tasse de thé et les petits fours dont il fit compliment. De temps à autre, il jetait alentour des regards poliment distraits mais inquisiteurs, remarquait Odile.

« Jouez-vous du piano ? », dit-il, tasse et soucoupe en main ; il se tourna vers le demi-queue en acajou placé dans un coin du salon, au-dessous d'une tenture brodée de paons. Deux coussins assortis ornaient le siège canné d'une banquette du même bois roux.

Sa question semblait attendre une réponse négative ! Les femmes de l'âge d'Odile Fraysse avaient davantage fréquenté les discothèques et les courts de tennis que le conservatoire, surtout dans ce milieu ! Une légère ironie flottait dans ses propos. Odile, agressive cette fois, se revit en socquettes blanches, col Claudine et longue natte dans le dos, peinant sur les méthodes Carpentier et Hanon.

« Évidemment, j'ai pris des leçons quand j'étais enfant, mais je n'étais pas aussi douée que ma mère. » Et, oubliant l'éventuelle ironie qui n'était peut-être qu'humour primaire, elle se mit à expliquer, car elle pardonnait vite malgré sa défiance.

« Il y a des années que je n'ai découvert ce clavier ; c'est un Pleyel, mon arrière-grand-père l'avait offert

à sa femme en 1885 : un des premiers, avec feutrage des marteaux et croisements des cordes. Mais je vais m'y remettre, pourquoi pas ! »

Une sensation bizarre l'affolait. Oui, soudain elle avait envie d'entendre à nouveau le son de cet instrument, de retrouver les joies de son enfance, ou plutôt la joie tout court. Et elle raconta que, bien des fois, sous la table d'harmonie, sur le tapis d'orient, elle s'endormait, en écoutant sa mère jouer *La Prière d'une vierge*, *La Polka des moineaux* ou *La Marche indienne*. Et elle continuait : « Je posais ma tête sur un coussin en cuir repoussé, fait évidemment par ma mère, vous savez bien, les jeunes filles d'autrefois, surtout à la campagne, aimaient ce genre d'ouvrage », elle ajoutait : « Lorsque je me réveillais des traces restaient sur ma joue, les motifs du dessin y avaient laissé leur empreinte. »

Elle toucha son visage et sentit qu'il était brûlant ; Fabien avait toujours cet air apparemment moqueur, mais aussi attentif. Il semblait l'écouter, et également admirer tout ce qui l'entourait avec une feinte désinvolture. Elle se ressaisit un instant, et, pour se donner une contenance, se dirigea vers le piano dont elle découvrit le clavier, ôta le dessus (brodé par madame mère, se dit Fabien), et se mit à jouer les premières notes de *La Lettre à Élise*. Puis elle recommença à bavarder, un peu troublée cependant.

« Voyez-vous cet Éros en biscuit de Sèvres », et elle montrait du doigt sur le piano un adorable adolescent nu, assis sur un socle de marbre blanc et plongé dans la lecture d'un énorme volume. « Bien des fois depuis mon enfance j'ai cherché à imaginer l'expression du regard sous les paupières de porcelaine closes. »

Fabien se leva et, comme un habitué de la maison, se saisit des pincettes de cuivre et entreprit d'attiser les braises. Des étincelles jaillirent, puis le feu s'étira en longues mèches dansantes ; il ajouta alors une bûche. Odile remarqua qu'il la disposait bien au fond afin d'éviter l'éventuelle fumée.

Tout à coup, il lui parut différent : habile, maître de ses gestes, ceux des gens de la campagne. Comme s'il la devinait il dit, le dos tourné : « Je suis un terrien moi aussi. Oh ! Je ne prétends pas être très fortuné, avec mes trois hectares de carignan et mon salaire de bibliothécaire, mais j'aime la vie hors de la ville. » Plus troublée qu'elle ne voulait l'admettre, elle demanda :

« Faisons un peu de marche dehors avant que la nuit ne tombe, voulez-vous ? »

A vrai dire elle ne savait que faire de lui, mais il demeurait immobile, comme s'il n'avait pas entendu. Il regardait maintenant avec intérêt la cheminée.

« Les motifs floraux sculptés dans le linteau sont identiques à ceux qui ornent les lambris du salon », constatait-il. Puis, très détendu, il leva les yeux vers le centre du manteau où était suspendu le portrait de l'ancêtre des Sire. « C'est votre arrière-grand-père sûrement ? »

– Comment le savez-vous ?

– En faisant le calcul des générations et d'après le costume. Il a fort belle allure, ajouta-t-il sur un ton à peine ambigu. Moustaches en croc, lourds favoris, lavallière. »

Puis après un instant de silence il dit avec douceur ou émotion contenue :

« Il a les mêmes yeux que vous, la même couleur... exactement... C'est assez rare, ce vert sombre. »

Odile se tenait à présent à ses côtés ; ce compliment

inattendu, cette émotion curieuse la rendirent perplexe ; elle affecta une attitude décontractée :

« Venez donc, on a une vue merveilleuse de là-haut », dit-elle enfin.

Dehors, un vent humide la fit frissonner, elle resserra autour de son cou le pull qu'elle avait jeté sur ses épaules et en noua les manches sur sa poitrine.

Fabien, les mains dans les poches, fixait la maison, au milieu du grand espace clôturé, qui avait tout d'un parking mal entretenu et rien d'un ancien parc. Que tramait-il dans sa tête ? Évaluation ? Estimation ? Ou penchant pour une architecture assez particulière ? pensait Odile. Car elle avait belle allure, elle aussi, cette grande demeure avec ses ailes qui faisaient à peine saillie de chaque côté du corps central, ses deux étages, ses vingt-six fenêtres et portes-fenêtres, son œil-de-bœuf surmonté d'un fronton triangulaire décoré de sculptures, sa balustrade qui courait tout au long du premier étage avec ses balustres en forme de vase ! Sous le toit, les fenêtres sans balcon, surmontées elles aussi de petits frontons circulaires, légèrement sculptés. Les tuiles ocre, au sommet, sur fond de pinède, se couvraient maintenant de teintes dorées sous les derniers rayons.

« Je me suis toujours souvenu de cette maison et de la jolie fille qui se dorait devant le perron. »

Du menton, Fabien montra le perron double et ses deux rampes symétriques. Odile sourit, heureuse cette fois. Mais soudain, le souvenir affligeant de Charles. Était-ce cela le début de l'oubli ? Depuis que cet homme avait franchi le seuil de leur demeure, elle ressentait à son insu un renouveau. Elle soupira, détourna la tête, revit les couchers de soleil éblouissants ou sombres, contemplés à deux du haut des marches ou à

l'orée des vignes. Couchers de soleil de novembre, ternes, malgré les masses rouges qui ensanglantaient le ciel et les percées de lumière qu'estompait, de temps à autre, un nuage plus gris.

Fabien s'était rapproché d'elle sans qu'elle s'en aperçût. Cela la surprit à nouveau, et elle se demandait si c'était crainte inconsciente ou bien joie occultée.

« Madame Fraysse, voulez-vous que nous dînions ensemble ? Je connais un restaurant ouvert le dimanche soir sur la plage, malgré la saison. C'est à une trentaine de kilomètres... je pense que cela vous changera les idées. Ce paysage est très beau mais vous rappelle des souvenirs pénibles. »

Elle se retourna brusquement, il était contre elle. Son regard avait perdu toute expression ironique. Une force sereine, une grande tendresse émanait de lui, semblait-il. Cependant il lui était difficile d'y croire.

Elle avait revêtu un tailleur gris, noué autour de son cou une lavallière de soie blanche. Il était fier d'être à ses côtés.

Peu de monde dans ce restaurant, quelques couples de leur âge, ou plus âgés, se reposaient sans doute de la garde dominicale de petits-enfants, ou d'un repas familial plus ou moins pénible.

Fabien posa sa main sur la sienne, elle l'écarta, mais comme on s'excuse.